
Frédéric BASTIEN, Éric BÉLANGER, François GÉLINEAU,
dirs, *Les Québécois aux urnes. Les partis, les médias et
les citoyens en campagne*

Montréal, Presses de l'université de Montréal, collection Paramètres,
2013, 358 pages

Alexandre Eyries



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9456>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.9456](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9456)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2014

Pagination : 407-409

ISBN : 978-2-8143-0233-4

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Alexandre Eyries, « Frédéric BASTIEN, Éric BÉLANGER, François GÉLINEAU, dirs, *Les Québécois aux urnes. Les partis, les médias et les citoyens en campagne* », *Questions de communication* [En ligne], 26 | 2014, mis en ligne le 31 décembre 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9456> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9456>

Tous droits réservés

La « figure du retrait » qui fait l'objet du dernier chapitre (pp. 191-238) a partie liée avec le reflux des idéaux collectifs et le sentiment d'un déclin national, et elle revêt, pour les romanciers, un caractère paradoxal : le « Français moyen » ne peut faire un bon héros de roman, c'est une abstraction, « une figure sans contenu » (p. 198), qui ne prend corps que dans la culture de masse. Ce qui retient l'attention de Nelly Wolf, c'est donc l'opposition entre la moyenne et l'exception, désormais devenue « un cadre structurant les représentations et nourrissant une nouvelle socialité de la langue romanesque » (p. 198). L'exception est sexuelle chez Gabriel Matzneff (pp. 199-210), elle s'autorise de la permissivité prônée par le mouvement de Mai 68, elle tente de concilier l'idée d'une norme et l'aspiration à un style de vie aristocratique : l'hybridité de l'écriture traduit ce rapport contradictoire à la moyenne. Chez Annie Ernaux (pp. 211-222), l'exception est d'abord sociale, et elle fait l'objet, dans ses trois premiers romans, d'un rejet nourri par la double exception, scolaire et féministe, vécue et assumée par l'auteure. Le dépassement de cette posture méprisante s'opérera, à partir de *La Place* (1983, Paris, Gallimard), en substituant « l'écriture plate » au *pathos* et à l'ironie. Si la sociolecture ici pratiquée n'apporte guère de lumière nouvelle, elle témoigne de sa pertinence s'agissant d'une troisième forme d'exception, dite « nationale » : les premiers romans de Patrick Modiano (pp. 223-238) sont structurés, sur tous les plans, par la catégorie de la fuite, allant jusqu'à se doter de narrateurs amnésiques, et trahissant ainsi les impasses mémorielles du second après-guerre. Ainsi « Écrire en français moyen » (p. 232) est-il une manière de se mettre à l'abri dans la langue, d'effacer les traces d'une singularité qui s'est révélée funeste lors des heures les plus sombres du passé national. Cette dernière étude confirme que l'ouvrage de Nelly Wolf réussit le plus souvent à réaliser son programme : cerner « les enjeux sociaux des styles littéraires ».

Reynald Lahanque

Lis, université de Lorraine, F-54000
rlahanque@me.com

Médias, journalisme

Frédéric BASTIEN, Éric BÉLANGER, François GÉLINEAU, dirs. *Les Québécois aux urnes. Les partis, les médias et les citoyens en campagne.*

Montréal, Presses de l'université de Montréal, collection Paramètres, 2013, 358 pages

Dans la plupart des pays du monde, toutes les campagnes électorales fonctionnent selon un schéma clairement établi. Elles s'appuient peu ou prou toujours sur les mêmes éléments : une logique de

représentativité égalitaire des partis (le temps de parole des différents leaders est minuté), des relais médiatiques importants (sous la forme de spots télédiffusés, de pages web dédiées et de comptes *Twitter* et *Facebook* officiels), la désignation de leaders charismatiques le plus souvent par le truchement d'élections primaires internes au parti, la tenue de meetings, l'organisation de débats contradictoires, l'exacerbation de l'antagonisme entre partis et le jaillissement quasiment inévitable de polémiques et de controverses en tous genres. Bien connue et bien huilée, cette mécanique constitue une constante de toutes les échéances électorales dans toutes les sociétés démocratiques occidentales postmodernes.

Pourtant, une campagne électorale récente a dérogé à bien des règles et est apparue comme tout à fait exceptionnelle, et ce pour de nombreuses raisons : il s'agit de l'élection provinciale du Québec qui a eu lieu le 4 septembre 2012 : « Le contexte de cette élection était caractérisé par une insatisfaction élevée des Québécois à l'égard du gouvernement libéral qui arrivait au terme de trois mandats consécutifs. [...] La campagne électorale, qui eut lieu en période estivale, n'a pas semblé donner lieu à de grands mouvements de la part de l'électorat. Et ce, bien que [...] les partis aient été particulièrement actifs pour tirer profit de tous les outils communicationnels disponibles dans un environnement médiatique en mutation, notamment les médias sociaux comme *Twitter* » (p. 9). Mais, surtout, le Parti québécois a signé sa cinquième victoire à une élection générale, sous la direction d'une femme, la première élue Première ministre dans l'histoire du Québec.

Mis bout à bout, tous ces événements ont contribué à faire de cette élection un événement hors normes. Et c'est au déroulement de cette élection particulièrement surprenante, à ses tenants et à ses aboutissants, que Frédéric Bastien (professeur adjoint en science politique à l'université de Montréal), Éric Bélanger (professeur agrégé de science politique à l'université McGill) et François Gélinau (professeur agrégé de science politique à l'université Laval) ont décidé de consacrer cet ouvrage collectif en trois parties.

La première partie de l'ouvrage (pp. 21-89) considère l'élection du 4 septembre 2012 à la lumière des élections générales qui ont eu lieu depuis 1973. La deuxième partie (pp. 89-176) est consacrée à la campagne électorale de 2012 sous l'angle particulier de sa couverture médiatique. La troisième et dernière (pp. 177-297) place au centre de ses analyses le vote des Québécois sous toutes ses formes.

Dans l'introduction (pp. 9-20), les trois directeurs de la publication soulignent fort à propos que si tous ces éléments concourent à définir cet événement démocratique comme une élection particulière, ils se demandent aussi jusqu'à quel point les mouvements qui agissent sous la surface sont eux aussi extraordinaires. Ils expliquent que « l'objectif général de ce livre consiste [...] à mieux comprendre les dynamiques qui sont à l'œuvre au sein des partis politiques, dans les médias et parmi les citoyens en considérant le cas de l'élection québécoise de 2012 » (p. 10). Ils montrent que, lors de la tenue de cette élection générale, la population québécoise manifestait une méfiance et un important mécontentement vis-à-vis des institutions et des représentants des partis politiques, assorti d'un violent conflit étudiant lié à la hausse considérable des droits d'inscription universitaires.

Dans leur contribution qui clôt la première partie, Mebs Kanji et Kerry Tannahill (pp. 75-87) reviennent sur le profond malaise ressenti par les Québécois avant le scrutin de 2012. Ils rappellent « que la corruption et la collusion, de même qu'une performance insuffisante du gouvernement avaient contribué au cynisme des Québécois envers la politique et à la création d'un sentiment de méfiance envers les autorités gouvernementales » (p. 75). Ce que montrent les deux auteurs, c'est que les perceptions de corruption et d'une performance insuffisante du gouvernement ont contribué à alimenter le cynisme du public envers les acteurs et institutions politiques. Les Québécois étaient si mécontents de la politique du gouvernement de Jean Charest (Premier ministre de 2003 à 2012, Parti libéral du Québec) qu'ils se sont très vite mobilisés pour ces élections, s'appuyant sur « une longue et amère expérience de la lutte sur les politiques constitutionnelles et l'indépendance du Québec » (p. 80). En outre, la découverte de nouveaux abus de biens sociaux dans le secteur du bâtiment n'a fait que renforcer la déception des Québécois et leur défiance vis-à-vis de la politique politicienne en général.

Thierry Giasson, Gildas Le Bars, Frédéric Bastien et Mélanie Verville (pp. 135-148) interrogent l'utilisation de *Twitter* par les partis politiques à des fins de communication, de mobilisation, de personnalisation et d'interaction. Les auteurs expliquent très bien comment et surtout pourquoi les partis politiques se sont emparés de ces nouveaux dispositifs : « Les partis politiques doivent composer avec ces nouveaux modes de communication, se les approprier et saisir la dynamique qui les régit. Faisant face au déclin de la participation politique, ils se doivent également de chercher de nouvelles façons de renouer avec l'électorat et de raviver leur rôle en tant que représentants de la démocratie » (p. 136).

À l'aide d'un logiciel – *Aspira* –, Thierry Giasson, Gildas Le Bars, Frédéric Bastien et Mélanie Verville ont procédé à une analyse de contenu de plus de 2 500 tweets diffusés par les comptes des six principaux partis politiques, parmi lesquels deux chefs de parti, Jean Charest et Pauline Marois (Parti québécois), ne possèdent pas de compte *Twitter* officiels. Les quatre auteurs prennent soin de distinguer deux catégories de tweets, « les @usagers sont des messages que dirige un usager de *Twitter* personnellement et publiquement vers un autre usager en l'interpellant par son identifiant par la commande @. [...] Les retweets s'inscrivent dans le caractère social de *Twitter* en ce qu'ils indiquent que l'utilisateur qui reprend un tweet suit une conversation et veut en faire partager le contenu à ses abonnés » (p. 141).

L'analyse révèle que, si les trois principaux partis politiques ont surtout utilisé *Twitter* à des fins de diffusion d'information, plutôt d'interaction et d'échange, elle indique une propension plus forte à en faire un usage social qu'en dehors des périodes électorales. Si l'information prédomine, elle est très complémentaire avec les fonctions d'interaction et de mobilisation car « des citoyens mieux informés seront plus à même de s'intéresser à la politique, de prendre des décisions éclairées et de s'engager plus activement dans le processus démocratique » (p. 146). Les auteurs livrent deux conclusions extrêmement intéressantes. La première est que l'utilisation de *Twitter* comme outil de diffusion permet de diffuser une communication électorale contrôlée et cohérente et de limiter ainsi les risques de dérapage. Au moins aussi importante, la seconde est que cette information non filtrée par les médias peut être utile à la réflexion d'électeurs flexibles.

Dans leur contribution qui clôt la troisième et dernière partie, Éric Montigny, François Gélinau et François Pétry (pp. 285-297) s'intéressent à la manifestation des préférences des électeurs pour certains des principaux partis politiques à partir d'éléments figurant dans leurs programmes et en viennent ainsi à conceptualiser un outil d'analyse qu'ils nomment la « Boussole électorale québécoise ». Dans un premier temps, les auteurs expliquent que les élections ne se tenant pas à date fixe, cela a considérablement compliqué la planification d'une boussole électorale. Celle-ci a pu être élaborée à partir d'un certain nombre de critères (la publication d'une plateforme électorale, la présentation de candidats dans une majorité de circonscriptions, une mesure régulière de l'évolution de l'opinion publique par l'intermédiaire de députés sondés régulièrement). Un constat s'est vite imposée : au clivage gauche-droite sur les plans économique et social, s'ajoute une dimension identitaire liée à la souveraineté de la

province du Québec. Même si elle ne répond pas à tous les objectifs, la Boussole électorale permet, et c'est là sa grande force, « de positionner à la fois les partis et les électeurs dans un même espace politique. [...] Elle permet de tenir compte de la réalité québécoise où la question nationale demeure un élément de clivage important au sein de l'électorat » (p. 296). Très médiatisé durant cette campagne, cet outil a contribué, à sa manière, à la très forte mobilisation de l'électorat québécois lors de cette échéance exceptionnelle pour la province et le pays tout entier.

Cette contribution est à la mesure de l'ensemble de ce remarquable ouvrage : d'une grande clarté sur le plan didactique, d'une incroyable richesse provenant de la multiplicité des approches (science politique, sociologie, communication, géographie, linguistique, psychologie et sciences économiques). Ce volume est appelé à devenir un ouvrage de référence non seulement pour les chercheurs et les étudiants en science politique et en sciences sociales, mais aussi pour tous les observateurs de la politique internationale et de la démocratie dans sa plus large acception. Une lecture passionnante et stimulante à tous égards.

Alexandre Eyries

ISM, université Nice Sophia Antipolis, F-06200
alex.eyries@yahoo.fr

Rodney BENSON, *Shaping Immigration News, A French-American Comparison*.

New York, Cambridge University Press, Coll. Communication, Society and Politics, 2013, 280 pages

Ouvrage solidement documenté, tant du côté français que du côté étatsunien, *Shaping Immigration News* convoque largement les approches de Pierre Bourdieu. Il faut relever que, déjà en 2005, Rodney Benson, professeur à l'université de New York, co-dirigeait avec Éric Neveu un ouvrage consacré au sociologue français. Ici, Rodney Benson scrute comment, en France et aux États-Unis, les journalistes traitent les nouvelles concernant l'immigration. Ses propres enquêtes auprès des journalistes, ainsi que ses lectures des études portant sur la politique des médias, sur la sociologie du journalisme et sur la globalisation aboutissent à la réalisation d'un ouvrage qui analyse finement une question des plus sensibles.

L'auteur n'ignore pas l'apport que représente l'étude de Dan Hallin et Paulo Mancini, *Comparing Media Systems* (2004, New York, Cambridge University Press), mais s'efforce de la dépasser dans l'utilisation de la théorie du champ. Il voudrait même dépasser Pierre Bourdieu en

avançant que le champ journalistique s'organise à partir d'une opposition entre des pôles civique et marchand. Et il convoque à la fois Jürgen Habermas sur l'espace public et James Carey sur l'apport du journalisme au fonctionnement de la démocratie. La nature de la couverture de la question de l'immigration lui permet d'aborder des préoccupations plus larges.

La période observée s'étend des années 70 au milieu des années 2000. Si la culture journalistique française porte plus l'empreinte de l'État et celle des États-Unis est avant tout marquée par le secteur privé, Rodney Benson nuance certaines des conséquences qui semblent en découler et s'attache à démontrer que ces deux marqueurs ont peu varié au cours de la période considérée. Du reste, en France, l'État serait souvent synonyme d'obligations de service public. Quant à la couverture du thème de l'immigration, Rodney Benson affirme – comme d'autres à propos d'autres thèmes – que le discours télévisuel s'inspire sensiblement de celle de la presse écrite et que les modalités narratives télévisuelles sont sensiblement les mêmes sur toute la planète. Il lui arrive de nuancer ce propos et de signaler les différences des composantes des journaux télévisés (JT) diffusés en « prime time » dans les deux pays – il y a plus de sujets d'information traités dans le JT de TF1 et France 2 que dans les principaux JT étatsuniens, mais ils sont d'une durée plus courte. L'importance que l'auteur accorde à la présence des voix d'acteurs de la société civile le renforce dans le sentiment que la diversité des voix et des perspectives compte plus que les traits inhérents au médium. À l'en croire, la culture journalistique des deux pays observés porte largement l'empreinte du passé. Et la forme narrative des textes journalistiques en témoigne.

L'analyse de la couverture du thème de l'immigration ne représente que la moitié environ de l'ouvrage. À lire les extraits fournis sur le traitement des immigrants clandestins, on a parfois de la peine à déceler des différences entre les propos du président américain George W. Bush et ceux de Jean-Marie Le Pen. Quant aux genres journalistiques, le constat est le même dans les deux pays : le journalisme dit d'investigation importe peu pour la couverture du thème de l'immigration.

L'auteur consacre beaucoup de place à l'analyse d'une pluralité de perspectives par tel ou tel média sur la question de l'immigration. Cette attention à la multiplicité des perspectives est une des forces du livre et pourrait inspirer d'autres chercheurs explorant la couverture de thèmes tout aussi sensibles.